

Introduction. Archives of the Body. 'The body as an archive'

écrit par Épistémocritique

Le sternum brûle la plèvre
La plèvre, contractée, étouffe les poumons.
L'air pleut en escarbilles sur l'estomac.
Un acide coule le long des vertèbres et dévore les racines du ventre. Tout devient blanc.
Les os entassent
leur rocaille. Le regard se casse, d'un ébouillis à l'autre,
puis rampe.
En haut, dans la sinistre solitude du crâne, l'œil pend.

Bernard Noël, *Extraits du corps*, 1958

In recent decades, following the leading work of Roy Porter, and his key assumptions that human bodies are the main signifiers of all political, medical and religious meanings, many scholars have paid growing attention to the body in terms of medical culture, power, politics, art, religion, literature, anatomy and history, right up to the most recent studies on ethical and gender issues. In addition, recent spectacular artists' installations and performances on the body (by among others Gunther Von Hagens, Christian Boltanski and Peter Greenway) keep the questioning around the body deeply rooted in our society.

Téléchargez l'article:



Sommaire, liste des abréviations

écrit par Clémence Mesnier

Sommaire : [PDF](#)

Liste des abréviations : [PDF](#)

Introduction

écrit par Clémence Mesnier

Depuis une dizaine d'années, certains chercheurs s'emploient à réactualiser le concept des esprits animaux. Minuscules corpuscules invisibles mais bien réels, composés d'air, de vent, de flamme ou de lumière selon les auteurs, ils avaient pour mission à la fois de capter les sensations du monde extérieur et celles de l'intériorité corporelle, d'en véhiculer les impressions jusqu'au cerveau, et de déclencher les mouvements corporels en fonction des impressions reçues. Leur rôle les ancrerait au cœur du vivant et, malgré l'incertitude qui caractérisait leur nature physique, la réalité de leur existence ne faisait, depuis Galien, aucun doute ni pour les chimistes, ni pour les physiologistes, ni pour les romanciers, ni pour les médecins, ni pour les philosophes. Pour certains auteurs, ils circulaient dans tout le corps par les circuits veineux et/ou nerveux, pour d'autres ils évoluaient à l'intérieur de toutes les fibres, comme l'a récemment montré Hisao Ishizuka (2016).

L'Élaboration d'une figure du poète-médecin dans La Chronique médicale (1919-1940)

écrit par Clémence Mesnier

Fondée en 1894 par Augustin Cabanès, médecin, journaliste et historien de la médecine, La Chronique médicale s'affirme comme une revue historique et littéraire autant que médicale. La période de l'Entre-deux-guerres voit la revue survivre à la mort de son fondateur (en 1928) et poursuivre de manière très dynamique jusqu'en 1938 un projet encyclopédique touchant tous les aspects du monde médical et bénéficiant de l'implication d'un lectorat élargi à toute la France. La création poétique, qu'elle soit passée ou contemporaine, occupe une place importante dans cette période, avec l'appui notamment de la très active Société des Médecins littérateurs. La construction collective d'une anthologie des médecins- poètes par un corps médical militant et soucieux de sa propre image éclaire sa conception de la poésie.

mots-clés: réseaux, revues médico-littéraires, médecine, poésie, Augustin Cabanès, histoire de la médecine, Entre-deux-guerres, anthologie.

Système cérébronerveux et activités sensorimotrices de la physiologie ancienne au mécanisme des Lumières

écrit par Épistémocritique

Résumé : Si la médecine ancienne est souvent définie comme une médecine « humorale

», c'est avant tout parce que la théorie des quatre humeurs, dont l'équilibre garantirait la bonne santé, est à la base de la réflexion pathologique et de la thérapeutique. En revanche, si l'on se situe sur le plan de la physiologie, le paradigme humoral n'a plus guère de pertinence. Le but de cet article est, après avoir présenté le système cérébroneurveux tel que le concevait la physiologie ancienne, d'examiner ce qu'en ont conservé et transformé les théories mécanistes du cartésianisme et des penseurs des Lumières pour expliquer les activités sensorimotrices.

Téléchargez l'article:



[Fractures et jointures entre bonnes et belles lettres au XVIIe siècle](#)

écrit par Épistémocritique

Le XVIIe siècle a vu croître la dissociation, à la fois théorique et pratique, dans l'expérience individuelle comme dans les institutions culturelles, entre ce qui relève du savoir savant et ce qui relève de l'esthétique, les Sciences (au sens large, y compris la science critique des textes, la philologie) et les Arts : d'un côté des sciences qui, mettant en doute la « littérature » au sens de la chose écrite, s'appuient de plus en plus sur le raisonnement critique, l'observation et l'expérience, la lecture des sources premières, à la recherche du vrai et des idées claires et distinctes ; de l'autre une littérature (au sens moderne cette fois) de plus en plus nettement définie comme fiction ornée, devant passer par le plaisir pour instruire, et vouée au vraisemblable. Si l'on adopte le vocabulaire de Charles Sorel, dans sa Bibliothèque française (1664-1667), on assiste alors à la séparation entre les bonnes lettres, lieu de la « doctrine » (c'est-à-dire des savoirs), et les belles lettres, lieu de l'agrément.

L'histoire des institutions le confirme. La création en 1635 de l'Académie française, à qui l'on donne pour charge de produire un dictionnaire, une grammaire et une poétique, manifeste la volonté politique de soutenir avant tout « ceux qui écrivent bien en notre langue » par rapport aux préoccupations encyclopédiques, tout autant scientifiques que littéraires, voire davantage, des cercles d'érudits, notamment celui des frères Dupuy dont l'Académie est issue. Cela peut-être parce que les sciences du début du siècle sont le lieu d'âpres débats, entre les observateurs et les partisans des avancées épistémologiques modernes et le parti religieux, appuyé sur et par les aristotéliens purs et durs, débats dans lesquels le politique n'a guère à profiter. Au contraire, il apparaît urgent à Richelieu de renforcer l'imposition d'une langue française normée à l'ensemble du territoire et de soutenir la création littéraire, instrument de propagande et source de prestige international : comme le dit Alain Viala, le choix de l'État alla d'abord davantage vers la « promotion des arts verbaux » (les belles lettres, ce qu'il appelle les Sirènes) que vers la doctrine et érudition (les bonnes lettres, les Muses à l'antique). Si, après la mort des frères Dupuy, le « Cabinet Dupuy », et bien d'autres savants,

continuent (avec prudence dans certains domaines) leurs efforts pour la connaissance de la nature et l'exploration de la diversité de ses phénomènes, il faudra attendre 1666 pour que Colbert crée l'Académie des Sciences, qui est vouée à s'occuper « à cinq choses principales : aux mathématiques, à l'astronomie, à la botanique ou science des plantes, à l'anatomie et à la chymie », sous l'égide d'un cartésianisme qui convainc de plus en plus de savants, manifestant ainsi clairement, en tout cas dans l'ordre des institutions d'État, comme des institutions culturelles (le Mercure galant, fondé en 1672, fait pendant au Journal des Savants, fondé en 1665) la dissociation des sciences et des lettres.

Téléchargez cet article au format PDF:

<pdf/Nedelec.pdf>

La poésie scientifique : autopsie d'un genre

écrit par Épistémocritique

La poésie scientifique est un genre mystérieux et fantomatique : méconnu aujourd'hui, il était déjà négligé par les commentateurs au mitan du XIXe siècle, au faîte de la production pourtant. Tout au long du siècle, sa mort est annoncée et constatée, expliquée même, alors que les publications se maintiennent allègrement. Pareil à un serpent de mer, toujours cru mort, voire fossile, il donne de loin en loin des signes d'une vie discrète dans les profondeurs des bibliographies.

Introduction

écrit par Clémence Mesnier

En juillet 2013, alors que la grande chaleur du plateau castillan sévissait, une vingtaine de chercheurs de disciplines diverses ont trouvé refuge – durant trois journées – auprès de la fraîcheur des vieilles pierres de la Faculté de Lettres de l'Université de Salamanca. Venus des quatre coins de la « Peau du taureau » et de plusieurs angles de « l'Hexagone », ils ont cherché à réunir art et mathématiques, physique et littérature, neuroscience et poétique, anthropologie et intelligence artificielle, biologie et esthétique sous l'enseigne des « Inscriptions littéraires de la science ». L'équipe de recherche éponyme – ILICIA, de son acronyme – les avait invités, espérant ainsi inaugurer un dialogue de disciplines, unique dans le domaine académique espagnol. Depuis, le dialogue a fait route et deux

projets de
recherche se sont succédés, accompagnés de publications. Au moment où ce volume paraît, un projet
ILICIA. Inscriptions littéraires de la science. Langage, science et épistémologie¹ se
trouve en cours.

La Vie des abeilles de Maeterlinck : le « vol nuptial » de la vulgarisation et du symbolisme

écrit par Clémence Mesnier

La critique s'est efforcée de comprendre les implications philosophiques du tournant naturaliste opéré par Maeterlinck avec *La Vie des abeilles*, mais n'a montré qu'un intérêt timide pour ses liens avec la vulgarisation. Le but de cette étude est précisément d'analyser comment *La Vie des abeilles* constitue l'héritage et le prolongement de la poésie didactique de Virgile

20

sous la forme d'une vulgarisation symboliste. Si le dramaturge de *Pelléas et Mélisande* propose un théâtre de l'abeille capable de dévoiler les merveilles de l'entomologie en préservant la marge de mystère commune à la science et à la poésie, son récit ne se limite pas à une transposition didactique du savoir apidologique. Maeterlinck utilise aussi la vulgarisation pour formuler un discours autonome, apte à définir un symbolisme désormais basé sur les acquis de la science, et qui trouve en elle le renouvellement de sa poétique de l'inconnu.

Mots-clés : symbolisme, vulgarisation, poésie scientifique, théâtre, admiration, merveilleux, science, entomologie, abeille, Virgile, Delille, Jean-Henri Fabre.

Inventer en littérature

écrit par Clémence Mesnier

Pour bien comprendre le sens de mes réflexions sur l'invention en littérature, il n'est pas inutile de rappeler un certain nombre de faits historiques et juridiques qui ont fait de l'invention un concept à part entière pour désigner dans l'ordre des activités humaines la production du neuf. Historiques et juridiques, car la question de l'invention s'est posée de la sorte dès le XVIII^e siècle dans le monde de l'artisanat et de l'industrie afin d'assurer aux « inventeurs » la reconnaissance et la protection de la propriété intellectuelle de leurs inventions. Ce qui soulève la question du rapport entre l'individuel et le collectif, l'inventeur et la société. Ce cadre juridique a été bien étudié par les historiens, et je renvoie aux travaux de Christine Demeulenaere et de Gabriel Galvez-Béhar. Deux lois importantes à cet égard : celle du 7 janvier 1791 et celle du 5 juillet

1844, qui régissent l'obtention d'un brevet sous forme contractuelle entre l'inventeur et l'Etat dans une société qui, à l'instar de l'Angleterre, entend prendre le pas de l'industrialisation (plusieurs modifications ont été apportées dans le sens d'un assouplissement, notamment des taxes, au moment des grands expositions universelles, dès 1855). Toute découverte ou invention — la loi de 1844 a été d'application jusqu'en 1968 — devant remplir deux conditions : « être nouvelle et avoir un caractère industriel » (Galvez-Behar, p. 30), ce qui exclut d'office le brevetage des découvertes purement théoriques et scientifiques.

Introduction

écrit par Épistémocritique

La médecine est omniprésente au théâtre, tant sur le plan thématique que du point de vue des dispositifs, elle qui semble pourtant éloignée en apparence des préoccupations purement dramaturgiques. Le corps médical a toujours conçu sa pratique comme un spectacle à part entière, puisant dans les ressources de la mise en scène théâtrale les moyens d'une représentation efficace de son pouvoir thérapeutique. Le rituel des consultations et des oracles conférait à la médecine antique une dimension religieuse, sacrificielle et spectaculaire, proche des origines du théâtre. Réciproquement, les théoriciens du théâtre comme les dramaturges et les praticiens de la scène ont pu s'emparer du discours du médecin, et exploiter les pathologies et les symptômes du malade pour penser et concevoir le spectacle vivant, depuis la *catharsis* aristotélicienne jusqu'aux transes décrites par Artaud dans *Le Théâtre et son double*[\[1\]](#). Cherchant à se légitimer mutuellement, théâtre et médecine ont été renvoyés dos à dos par leurs détracteurs, nourrissant aussi bien la critique de leurs effets pathologiques que l'éloge de leurs vertus thérapeutiques. Les différents travaux réunis dans cette étude examinent cette relation de fascination et de répulsion mêlées, permettant de penser le médical comme élément spectaculaire, et dans une logique de réciprocité, de considérer le discours du médecin comme paradigme épistémologique pour penser le théâtre.

À partir d'une double approche diachronique et synchronique, ce corpus d'études tente d'analyser les dispositifs et les discours communs à la médecine et au spectacle vivant. Un examen du répertoire dramatique depuis le XVII^e siècle montre que la médecine et les médecins ont pu revêtir un caractère spectaculaire aux yeux des dramaturges et des scénographes. En outre, si la médecine s'est développée essentiellement autour de pratiques spectaculaires, il semble que le théâtre soit aussi l'espace privilégié de manifestations de symptômes, et puisse même être envisagé comme espace d'exaspération de la maladie, offrant un milieu favorable à sa propagation. Pourtant, certains praticiens conçoivent le théâtre comme un outil thérapeutique efficient. Il semble alors important d'examiner cette ambivalence constitutive du dialogue qui unit la médecine au théâtre : le

théâtre ne serait-il pas le lieu d'expérimentation rêvé de la pratique médicale, lieu où il serait possible de créer l'illusion de la maladie et de la soigner dans le même temps ? Le théâtre ne permet-il pas, dans l'espace-temps de la performance, de révéler et cultiver les maux du malade et de lui proposer une traversée indispensable à sa guérison ?

Le médecin et son malade : emplois dramatiques.

Comme au théâtre, le matériau premier et incontournable de la médecine demeure le corps, traversé par des symptômes et des maux parfois non identifiés. La médecine a trait à la corporalité donc, et à l'organicité qu'elle tente de comprendre, disséquer, manipuler, transformer, soulager ou guérir, comme le metteur en scène voudrait diriger l'acteur et soumettre son corps aux images qui le traversent. Pourtant, ce n'est pas tant le traitement des maux et des symptômes qui intéresse d'abord le dramaturge dans sa fascination pour le milieu médical. Il semble que ce soit le thérapeute, en tant que personnage à part entière, qui intrigue l'homme de théâtre. Si le personnage du médecin hante l'imaginaire théâtral classique, comme en témoigne la contribution de **Patrick Dandrey** consacrée au répertoire moliéresque, l'étude de **Pierre Baron** sur les théâtres de foire montre que les médecins ont su également s'emparer des pouvoirs du théâtre pour exercer leur emprise sur les patients. Au-delà des reprises du répertoire de Molière et de l'engouement continu du public pour ses pièces à médecin, **Patrick Berthier** montre que la figure du médecin hante le théâtre du XIX^e siècle, et apparaît dans les genres théâtraux les plus variés, allant du drame au vaudeville. Les personnages de médecins fleurissent également dans le répertoire de l'Opéra comique, ainsi que dans le ballet, dont le genre ne semble pourtant pas se prêter, au premier abord, à l'exhibition des pratiques médicales.

Au théâtre, le médecin et le malade constituent deux emplois dramatiques récurrents. Entre eux, apparaît toujours un troisième personnage symbolique, la maladie, qui prend des formes plus ou moins imaginaires, terrifiantes ou spectaculaires. Outre la fascination exercée par le médecin et les secrets de son art, le théâtre s'est emparé aussi des pouvoirs poétiques de la maladie et des souffrances qu'elle entraîne. Dans *La Maladie comme métaphore*^[2], Susan Sontag évoque la façon dont l'époque romantique a pu interpréter la maladie, et en particulier la phtisie, comme révélatrice du tempérament artistique. Le corps malade est présenté dans l'espace fictionnel comme une prédisposition nécessaire à la pratique théâtrale. L'étude de Susan Sontag débusque les mythologies associées à la maladie, et décrypte les métaphores médicales qui tendent à transformer les maux du corps en expression poétique, et en signe d'élévation de l'esprit, délaissant son enveloppe corporelle :

Beaucoup des attitudes littéraires et érotiques regroupées sous une même rubrique, « les souffrances romantiques », découlent directement de la tuberculose et de ses métamorphoses au gré des images. La description stylisée des premiers symptômes du mal rendit romantique l'angoisse qu'il éveillait ; quant à l'agonie proprement dite, elle

fut tout bonnement supprimée. (...) Peu à peu, la ligne poitrinaire, symbole d'une fragilité pleine de séduction et d'une sensibilité supérieure, devint l'idéal auquel aspiraient les femmes – tandis que les grands hommes du milieu et de la fin du XIX^e siècle engraisaient, fondaient des empires industriels, écrivaient des romans par centaines, faisaient la guerre et pillaient des continents[3].

La maladie devient un ressort dramaturgique à part entière dans le répertoire romantique tardif : la phtisie sauve la courtisane du vice, permettant à Marguerite Gautier d'accéder à la rédemption. Sous la plume des naturalistes, la maladie devient le fil conducteur d'une hérédité à laquelle le personnage ne peut échapper, et la vérole qui ronge le visage de Nana dans la dernière scène du roman éponyme de Zola semble faire jaillir au visage de la belle son caractère profondément vicié.

Cette fascination pour les pouvoirs de la maladie devient un motif récurrent de la fin du XIX^e siècle, avec l'émergence d'un nouveau théâtre remettant en cause les principes de la *mimesis* traditionnelle. Sous l'influence de la philosophie positiviste et matérialiste, le théâtre européen du XIX^e siècle développe une fascination pour la médecine et l'interprétation des pathologies. Le théâtre d'Ibsen, notamment, est envahi par des corps souffrants, même si la maladie n'est qu'un prétexte dramaturgique, révélateur des maux du corps social. Ibsen ne cherche pas à interpréter, il met en scène les pathologies et leurs répercussions sur le cercle familial, sans chercher nécessairement à les disséquer ou à en comprendre l'origine. La maladie d'Oswald Alving dans les *Revenants*[4] demeure indéterminée, jamais nommée, symptôme d'une hérédité douteuse. Ce non-dit n'est pas seulement lié au tabou qui entoure la maladie vénérienne, mais aussi au fait que ce mal, cette honte sourde et symbolique qui ronge la famille n'a pas de corps et ne peut être nommée ; ce mal intrinsèque n'a rien de véritablement clinique. Ibsen ne cherche pas à porter un regard de médecin sur ces symptômes, mais un regard de dramaturge, un regard proprement scénique. La maladie apparaît comme un principe tragique latent, présent en filigrane tout au long du drame, avant de jaillir plus explicitement à la fin de la pièce, dans les derniers mots du fils, qui témoignent de sa folie et de la progression du mal. Le corps peut parler à la place du patient, et le symptôme devenir mot, car la maladie ouvre l'espace d'un dialogue. Ce que le personnage ne dit pas est dit par son symptôme, qui parle et révèle tout ce que la famille Alving tente de dissimuler, depuis les « vices » cachés du père jusqu'aux amours incestueuses de ses deux enfants.

La maladie et la mort sont souvent convoquées en protagonistes invisibles de l'œuvre. Là encore, le répertoire du début du XX^e siècle offre une série de propositions dramaturgiques éloquentes à cet égard. Dans *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck, le personnage de Mélisande est présenté d'emblée comme une figure malade, blessée, atteinte d'un mal incurable. L'ensemble du drame tend vers l'éclosion ou la résolution de ce mal qui ne sera finalement jamais formulé, jamais explicité et jamais diagnostiqué. Et ce, en dépit de la présence du personnage du médecin qui apparaît dans la dernière scène du drame, et n'est jamais désigné par son nom – comme la

plupart des médecins de théâtre -, mais uniquement par sa fonction. L'usage de l'article incite le lecteur à envisager cette figure dans son unicité. C'est bien « le médecin » qui est convoqué ici comme représentant générique de sa profession, et non pas « un » médecin. Mélisande est à l'agonie, alors qu'elle vient de donner naissance à une fille. On devine cependant que cette naissance n'est pas la seule responsable de son trépas, qui découle d'une souffra

[The Eye of the Surgeon: Bodily Images from the Collection of the Royal Academy of Surgery of Paris, 1731–93](#)

écrit par Épistémocritique

Abstract:

This article examines the ways in which the human body was represented in eighteenth-century France, using a range of surgical drawings. While trying to enhance the scientific status of pictures of the human body, which endows them with their own epistemological value, these drawings remain rooted in academic artistic conventions as well as in the Christian iconographic tradition.

Téléchargez l'article:



[Introduction](#)

écrit par Clémence Mesnier

Sur quelles bases définit-on une bonne vision ? Comment transforme-t-on l'observation en connaissance spécialisée ? Quel rapport établit-on entre les objets observés et les différents relais (texte, image, cabinet, musée, préparation microscopique) qui permettent d'en rendre compte ? Ce volume s'attache à explorer les liens entre vision et savoir au XVIII^e siècle, en étudiant la manière dont les savants eux-mêmes les ont pensés et travaillés. Alors que s'ébauche le grand mouvement de spécialisation qui conduira, depuis le milieu du XIX^e siècle, à une séparation radicale entre vision commune et vision scientifique de la nature, on pense de plus en plus l'acte perceptif en termes d'apprentissage : guidé par un savoir-faire théorique et technique, par différents dispositifs visuels ou médias, le regard passe progressivement de l'espace des phénomènes à celui de la connaissance.

Cette introduction a pour objectif de soumettre au lecteur les hypothèses théoriques et les perspectives critiques qui ont guidé l'élaboration de nos recherches, au sein de la vaste littérature consacrée à l'observation spécialisée. Nous souhaitons ainsi situer les études de ce volume par rapport, d'une part, à ce que les dispositifs visuels doivent aux

communautés. Nous nous pencherons d'autre part sur les problèmes épistémologiques soulevés par la nécessité d'élaborer des formes d'observation spécifiques à certains objets et sur les liens qui se tissent entre les dispositifs de visualisation et le processus d'interprétation de ce qui est perçu.

[Le discours sur les esprits animaux dans les traités médicaux de l'Espagne du XVIème et XVIIème siècle : entre savoir et imaginaire, ou vers une poétique du discours médical](#)

écrit par Clémence Mesnier

Mots Clés : médecine, Espagne, XVIème siècle, XVIIème siècle, imaginaire, poétique.

Résumé : Cette étude analyse la représentation des esprits animaux dans les traités médicaux de l'Espagne des XVIème et XVIIème siècles ainsi que dans divers textes doctrinaux (textes philosophiques et encyclopédiques, mais aussi manuels spirituels), qui vulgarisent le savoir médical. On analysera plus particulièrement le rôle des esprits animaux dans l'économie corporelle, leur rôle de relais entre l'âme et le corps, entre physiologie et psychologie (au point d'arriver, chez un médecin comme Juan Huarte de San Juan, à une pensée quasiment déterministe). Enfin, l'étude s'attache aussi à démontrer comment, autour des esprits animaux, le discours médical déploie un réseau d'images, construit un véritable imaginaire, éloigné de la réalité physiologique mais riche en représentations convaincantes, en images organisées qui emportent l'adhésion de l'auteur et du lecteur. Ainsi se met en place une véritable poétique du texte scientifique, au sein de laquelle le processus de transfert d'images, l'analogie et l'antithèse acquièrent un rôle clé.

[La théorie des esprits animaux ou l'alchimie poétique de La Fontaine](#)

écrit par Clémence Mesnier

Mots clés : fable, morale, philosophie dualiste, animal, mécanique des passions.

Résumé : La Fontaine s'est intéressé explicitement au moins à deux reprises à la théorie des esprits animaux : il l'expose dans son Poème du Quinquina pour louer un remède contre la fièvre et relayer la thèse de Harvey sur la circulation du sang ; il l'évoque également dans le Discours à Madame de La Sablière où il s'appuie sur Gassendi pour critiquer la vision dualiste de Descartes qui considère que les bêtes sont gouvernées par

des principes purement mécanistes. Mais cette référence aux esprits animaux déborde à la fois ces deux textes et le seul cadre de la controverse philosophique pour nourrir l'écriture et l'imaginaire poétiques de l'auteur. La Fontaine l'associe en effet à l'idée d'une division et d'une dynamique de la matière également présente dans ses réflexions sur l'atomisme démocritéen. Ces corpuscules subtils et mobiles qui interviennent aussi bien dans les mouvements des organismes que dans la « mémoire corporelle » ou dans l'imagination deviennent ainsi l'occasion de suggérer les correspondances graduées qui relient les espèces, les circulations qui s'opèrent au sein du vivant et des textes. La théorie des esprits animaux contribue dès lors à justifier l'écriture analogique des Fables ou si l'on préfère l'alchimie mentale et poétique dont elles résultent.

[Le dialogue entre médecine et littérature dans la Neue Rundschau, 1918-1939. \(Benn, Döblin, Koelsch, Schleich\)](#)

écrit par Clémence Mesnier

La Neue Rundschau est une revue culturelle de premier ordre dans l'Allemagne de l'Entre-deux-guerres où des médecins et des écrivains-médecins ont publié des essais qui mettent en œuvre un dialogue entre littérature et médecine, reflétant ainsi non seulement le caractère discursif de la médecine, mais aussi les interrogations d'une société en crise. Dans les essais médico-littéraires de la période étudiée, l'examen récurrent du « Moi », comme sujet rationnel et libre, corps et être social, sert de prisme à un questionnement sur la pérennité des valeurs attachées à un humanisme profondément meurtri à l'issue de la Première Guerre Mondiale. À travers une synthèse de ces écrits, nous tâcherons de mettre en lumière les continuités et les ruptures dans ces dialogues, en nous montrant attentifs aux imbrications troubles entre démarches esthétiques et épistémologiques.

mots-clefs : revue, médecine, essai, discours, « Moi », humanisme, Entre-deux- guerres.

[Les satires ménippées de la science nouvelle : la littérature comme avenir de la sagesse ?](#)

écrit par Épistémocritique

Le corpus des satires ménippées de la première modernité constitue un observatoire intéressant pour comprendre les relations entre le littéraire et le scientifique au sein des Belles Lettres. Contentons-nous d'adjectifs, puisque les substantifs « littérature » ou « science », s'ils existent, n'ont alors pas le sens qu'ils commencent à acquérir à la fin du XVIIIe siècle. Si l'on emploiera ici, ponctuellement, le substantif de « sciences » pour

désigner les savoirs mathématisés ou expérimentaux caractéristiques des « novateurs » dans le domaine de ce qu'on appelle alors la « philosophie naturelle », c'est plutôt par commodité, suivant l'usage de la langue moderne.

La ménippée consiste en un art de la satire d'idée pouvant associer un contenu philosophique ou savant tout à fait sérieux à l'ironie la plus subtile, à des mises en scène fictionnelles complexes, ainsi qu'à une sollicitation herméneutique constante du lecteur – autant de critères évidents de littérarité. Les textes dont nous traiterons témoignent de l'existence non pas de passerelles, mais d'un véritable continuum reliant encore les discours scientifiques et la pratique de formes littéraires sophistiquées au sein de la République des Lettres. Et ce parce qu'ils prennent pour matière satirique des controverses et des thèses d'actualité, toujours évoquées précisément, même lorsqu'elles le sont de manière allusive ; parce qu'ils manifestent une réelle ambition critique envers les théories savantes de leur époque, même et justement lorsqu'il s'agit de les tourner en dérision.

Téléchargez cet article au format PDF:

<pdf/Correard.pdf>

[Sous la lame, point d'essence ? L'excoriation dans le théâtre de la Renaissance](#)

écrit par Épistémocritique

Résumé : Théologie, anatomie et théâtre s'affrontent à la Renaissance au sujet de la valeur conférée au corps. Objet de curiosité, d'exploration, de connaissance et d'enseignement, le corps est souvent réduit à une matérialité passive que résume Richard Holmes par cette phrase « Under the knife, there is no self » / *Sous la lame, il n'y a point d'essence*. En partant du mythe de Marsyas, le premier écorché de l'histoire de la littérature, nous offrons d'explorer comment le théâtre anglais de la Renaissance exploite la mécanique de l'enveloppe externe du vivant dans son exploration d'une subjectivité entre norme et marginalité. Confrontant anatomistes (Vésale, Valverde), peintres (Michel-Ange, David), poètes (Dante) et dramaturges (Shakespeare, Middleton, Preston), cet article montrera la dynamique de dépassement ontologique transgressif caractérisant les diverses représentations de l'expérience excoriative à la Renaissance.

Téléchargez l'article:



[Renaissance de la poésie scientifique : 1950-2010](#)

écrit par Épistémocritique

Je remercie les organisateurs de m'avoir accordé cette séance plénière, dont le titre semble avaliser le thème général du colloque. En effet, selon Hugues Marchal, la disparition de la poésie scientifique aurait été largement consommée dès la fin du XIXe siècle. Dans la conférence d'ouverture, Muriel Louâpre a été plus magnanime en prolongeant la moribonde d'une quarantaine d'années et en établissant son certificat de décès à l'an 1939. Le titre de mon intervention, lui, annonce une renaissance du genre à partir des années 1950, ce qui suppose bel et bien une mort auparavant. Tout le monde semble donc d'accord.

SIGN AND SILENCE : MATTERS OF LANGUAGE

écrit par Clémence Mesnier

La langue est en étroite relation avec le silence, de même qu'avec la nature et la biologie. Nous pourrions ainsi dire que la langue appartient au silence, car elle vient directement de lui, de ce qui n'est pas prononcé, du long du chemin neuronal que les mots rebroussent jusqu'à l'énonciation. Ce chemin se trouve dans un calme apparent, mais il représente en nous la porte d'entrée de l'évolution et de ce qui nous rend humains. C'est la phase de vérification d'un mouvement silencieux mais nécessaire dans la matière, mis en évidence dans le discours au fil du temps, depuis ses origines jusqu'à sa pratique quotidienne. La nature nous fournit quelques outils d'imitation formidables, qui nous conduisent d'un état sensori-moteur indifférencié à une proposition quelque peu utilitariste de soi. Mais ce n'est qu'en accédant au plein contrôle et à la maîtrise de nos déclarations qu'un sentiment d'appartenance est libéré, en déplaçant l'incertitude en faveur de l'idée d'être. Cet article aborde certaines questions sur l'énonciation, à la lumière de notions neurologiques et philosophiques, qui véhiculent les relations intimes reliant le cerveau et le langage.

Mots-clés : Langage, évolution, sensori-moteur, énonciation, dissonance cognitive

Zola avant Durkheim. Lectures croisées d'Hippolyte Taine et de Claude Bernard

écrit par Clémence Mesnier

Bien que Zola et Durkheim ne se soient pas connus, leurs contributions respectives à la littérature et aux sciences humaines présentent certaines affinités. Il est en particulier frappant de saisir des convergences théoriques et d'appréhender des références communes dans *Le Roman expérimental* (1880) et *Les Règles de la méthode sociologique* (1895). C'est que le romancier et le sociologue ont tous deux subi une double influence : celle du positivisme d'Hippolyte Taine et celle de la méthode expérimentale de Claude Bernard.

Mots-clés : Naturalisme, Sociologie, Roman expérimental, Milieu, Zola, Durkheim.

[« Le Pise : Ô ma divine maîtresse !... ». L'architecte François Cointeraux \(1740-1830\) et la poésie du Pise de Terre](#)

écrit par Clémence Mesnier

La seconde moitié du XVIII^e siècle voit une réévaluation des arts et métiers qui doit beaucoup à des entreprises éditoriales comme les Descriptions des arts et métiers et l'Encyclopédie. Celles-ci sont le fait d'institutions savantes (l'Académie des sciences) ou d'intellectuels rompus aux mots et à leur usage (Diderot et D'Alembert). Si leurs auteurs ont enquêté, visité des ateliers, rencontré des artisans, s'ils se sont informés auprès de praticiens, ils ont ordonné, mis en mots et en discours et finalement théorisé des pratiques et des usages, des tours de main, des « secrets » de métier, des savoir-faire techniques dont ils n'avaient qu'une approche très indirecte et une connaissance déléguée.

[Devotion and Healing. The sick, miraculously cured, examined Body of Sister Maria Vittoria Centurione in Eighteenth-Century Genoa](#)

écrit par Épistémocritique

Abstract:

This research study aims to analyze documentation related to bodies, their definition and management. For this purpose, documents were used from a box entitled "Grazie" (n. 1355) from the Archives of the Diocese of Genoa, in which documents concerning miracles that occurred in the Diocese were kept. The nun Maria Vittoria Centurione of the Carmelite monastery of Saint Teresa was involved in a series of miracles studied by the Genoese ecclesiastical authorities between 1701 and 1705. In particular, she was healed from a form of vertigen tenebrosa with subsequent progressive paralysis through the intercession of St Teresa in 1701, and from another unknown disease through the intercession of St Pasquale Bailon, who appeared to her in her cell in the monastery. This study illustrates perceptions of the body in the monastery and in the Curia, notably through the theological books used by the ecclesiastical officials, as well as in the Genoese medical community.

Téléchargez l'article:



Modulations comiques : médecins, médecine et maladie dans le théâtre de Molière

écrit par Épistémocritique

Cet article propose une analyse typologique et généalogique de la figure du médecin, personnage incontournable de la poétique moliéresque. En montrant comment Molière fait du médecin un instrument de mystification et de renversement des rapports de force, il insiste sur le cas particulier du Malade imaginaire qu'il considère comme la clé de cette dramaturgie de l'imagination chimérique et obsessionnelle.

Méthode et observation dans la botanique de Linné

écrit par Clémence Mesnier

Cet article a pour point de départ la volonté d'étudier à nouveaux frais la méthodologie mise en œuvre par le célèbre naturaliste suédois Carl von Linné. C'est qu'en dehors même des réformes bien connues qu'il a introduites dans la discipline, il semble important de clarifier sa position concernant la bonne méthode à adopter en botanique, notamment par rapport à ses prédécesseurs et contemporains. En effet, cette méthode ne se limite absolument pas à son système sexuel, mais implique la création d'un ensemble cohérent de règles pour la pratique, ainsi que l'approfondissement de la connaissance du végétal. Le but visé est bien de produire une classification, mais où se trouve diminuée la part d'artificialité inhérente aux débuts de la recherche et grâce à laquelle il devient possible de se rapprocher toujours davantage de la nature. Ainsi Linné produit-il à la fois une nouvelle conception des entités du système, en s'éloignant d'un schéma logique et ontologique pour les « naturaliser », et des règles inédites et définitives pour les observer et en tirer le meilleur parti. Enfin, il dessine l'horizon de la science botanique à l'aune d'un progrès constant de la connaissance du règne végétal.

Opérateurs et charlatans dans quelques pièces du XVIIIe siècle

écrit par Épistémocritique

De nombreuses peintures et dessins des XVIIème et XVIIIème siècles nous montrent comment les empiriques, pouvaient mettre en scène leurs pratiques pour attirer le

public. Les textes de ces spectacles de rue ne nous sont que très peu parvenus. En revanche il y a un gros corpus de pièces de théâtre où ces mêmes empiriques et charlatans sont mis en scène. L'analyse d'un échantillon de pièces de théâtre du XVIIIème siècle nous instruit sur le discours prêté par l'auteur à ces personnages et leurs clients. Se dégagent certaines constantes : l'argent omniprésent, la peur, la douleur et le pouvoir du soignant sur celui qui souffre. Ces éléments sont mis en relief par les différents auteurs qui laissent apparaître à travers leurs personnages, leur propre peur et leur propre vision du monde des arts de guérir. Pierre Baron énumère les différentes figures de charlatan dans le théâtre de foire et de rue, inspirés de la Commedia dell'arte. La proximité entre les tréteaux sur lesquels se jouaient ces spectacles et ceux sur lesquelles les charlatans pratiquaient leur art et leur commerce donne un relief et une saveur particulière à la présence de ces nombreux personnages de charlatans. Dans les foires, charlatanisme réel et fictionnel se côtoyaient, pour la grande joie des spectateurs et pour la joie moindre des patients

[Beobachten, ordnen, erklären : Johannes Gessners Tabulae phytographicae \(1795-1804\)](#)

écrit par Clémence Mesnier

Der Beitrag untersucht Strategien der Inszenierung und Kommunikation botanischer Klassifikationssysteme anhand der Tafeln, die der Zürcher Naturforscher Johannes Gessner in den 1740er-Jahren anzufertigen begann und die nach seinem Tod als *Tabulae phytographicae* veröffentlicht wurden. Mit diesen schuf Gessner Abbildungen, die jene Merkmale hervorhoben, die für die Linné'sche Klassifikation bedeutend waren, und vermittelte somit eine spezifische Sichtweise auf Pflanzen. Um die Entstehung dieser botanischen Tafeln genauer zu beleuchten, werden in dem Beitrag die Praktiken des Beobachtens, Ordners und Erklärens untersucht und gezeigt, auf welcher Grundlage die Abbildungen erstellt wurden, wie das Pflanzenwissen mit ihrer Hilfe organisiert und einem breiteren Publikum verständlich gemacht wurde. Dabei wird deutlich, dass der Anspruch, derartige Abbildungen zu schaffen, nur mit grossen Anstrengungen und in Zusammenarbeit verschiedenster Akteure verwirklicht werden konnte.

[Circulation des esprits animaux et écriture de l'affect dans quelques lettres de Sévigné](#)

écrit par Clémence Mesnier

Résumé :

On analyse traditionnellement la présence des « esprits animaux » dans les lettres de Mme de Sévigné comme la marque d'une stratégie d'enjouement et de revivification du

discours de l'intime au service de la perpétuation du lien épistolaire. En revenant aux contextes d'apparition de la référence savante dans la Correspondance, en en saisissant les convergences et les continuités, on voudrait en suggérer une autre lecture, autour de l'idée que Sévigné exploite dans les « esprits animaux » des caractéristiques psychophysiologiques à travers lesquelles elle définit à la fois son rapport au vivant et à l'écriture.

Mots-clés : esprits animaux, Sévigné, Descartes, psychophysiologie, épistolaire, émotions

[Le Roman de la Terre au tournant des XVIIIe et XIXe siècles](#)

écrit par Épistémocritique

En 2011, dans L'Évolution des idées en géologie. Des cosmogonies à la physique du globe, le philosophe et historien des sciences Bernard Balan situe la « fondation » de la science géologique à la fin des années 1960, c'est-à-dire au moment où il est définitivement établi, grâce aux travaux de géophysiciens anglais et américains, que la surface de la Terre est mobile aussi bien dans un sens horizontal que dans un sens vertical. Devant l'émergence tardive, en matière de physique du globe, d'un discours scientifique, Balan s'interroge sur les raisons pour lesquelles le développement des études « géologiques » depuis la fin du XVIIIe siècle, et certains résultats obtenus par l'étude des strates déjà anciennes, n'ont pu aboutir plus tôt à l'explication tectonique. Ce « retard » de la géologie par rapport à d'autres branches de l'histoire naturelle a, selon lui, deux causes possibles : il fallait pour que la « géologie » progresse et naisse enfin qu'aient été acquis les résultats de la thermodynamique ; il fallait aussi que la géologie s'arrache aux mythes des origines et, plus particulièrement aux récits bibliques de la Genèse et du Déluge, qu'elle a d'abord et surtout chercher à laïciser. Ce second argument n'est guère nouveau ; il est récurrent sous la plume de ceux qui, depuis les années 1740 avec Buffon jusqu'aux années 1830 au moins avec Charles Lyell, entreprennent non seulement de retracer l'histoire de la Terre mais aussi de fonder la géologie en tant que science expérimentale. En 1812, Georges Cuvier s'étonne, au moment d'exposer une méthode d'analyse des fossiles essentielle aux progrès de la géologie, qu'aucun des anciens n'ait attribué les bouleversements de la surface du globe à des causes lentes ou n'aient cherché dans l'état actuel des causes agissantes. Il en dénonce très vite la raison en ces termes : « Pendant longtemps on n'admit que deux événements, que deux époques de mutations sur la surface du globe : la création et le déluge, et tous les efforts des géologistes tendirent à expliquer l'état actuel en imaginant un certain état primitif modifié ensuite par le déluge, dont chacun imaginait aussi à sa manière les causes, l'action et les effets » .

Téléchargez cet article au format PDF:

[pdf/Weber.pdf](#)

L'Ère sanatoriale vue par Thomas Mann ou la médecine comme Weltanschauung

écrit par Clémence Mesnier

Cet article contribue à l'analyse des réseaux médico-littéraires en Allemagne dans la première moitié du XXe siècle, en interrogeant la mise en récit du sanatorium dans *La Montagne magique* (1924). Cette étude est issue de l'analyse des rapports entre l'écrivain et des médecins et s'appuie principalement sur la correspondance de Thomas Mann (1909-1927) et sur les informations consignées dans son journal (1920-1921). L'écrivain dresse un portrait impitoyable du milieu sanatorial, lui valant des critiques acerbes. Il profite de l'occasion pour revendiquer les droits à la parole d'un littéraire dans une revue médicale. Sa conviction profonde que les visées de la médecine et celles de l'écrivain ne diffèrent guère l'incite à dialoguer avec les docteurs Liefmann, Hanhart et Schnitzler, parmi d'autres. Mann s'intéresse aux pratiques des docteurs Bircher-Benner et Groddeck, qui transforment sa conception de la maladie, où la réflexion et le langage contribuent au processus de guérison.

mots-clés : sanatorium, tuberculose, Thomas Mann, Ernst Hanhart, Emil Liefmann, Arthur Schnitzler, Georg Groddeck, Maximilian Bircher-Benner.